LE CHEMIN
DE
FONTAINEBLEAU,
DIVERTISSEMENT
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉ DE COUPLETS,

A L'OCCASION DU MARIAGE DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI;

PAR MM. G. DUVAL, auteur d'Une Journée à Versailles et de la Mouche du Coche, et A. DE ROCHEFORT, volontaire royal.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 15 juin 1816.

Prix, 1 fr. 25 c.

A PARIS,
Chez BARBA, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, N° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1816.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme RICHARD, fermière riche.	*Mad. Sara.*
THÉRÈSE, sa fille.	*Mlle Perroud.*
CAROLINE, cousine de Thérèse.	*Mlle Fleury.*
CHARLES, } gardes royaux.	*M. Thénard.*
AUGUSTE, } gardes royaux.	*M. Pélicié.*
M. RENARD, vieux solliciteur.	*M. Perroud.*
FURET, garde-chasse, faiseur de fausses nouvelles.	*M. Talon.*
JULIEN, jardinier.	*M. Armand.*
CASIMIR, jeune fat parisien.	*M. Charles.*
JAVOTTE, bouquetière, poissarde.	*Mad. Millen.*
LAFLEUR, valet de chambre.	*M. Edouard.*
PAYSANS, PAYSANNES, etc.	

La scène se passe dans un château, entre Fontainebleau et Nemours.

Digitized by Google

LE CHEMAIN

DE

FONTAINEBLEAU.

Le théâtre représente un parc dans lequel on fait des préparatifs de fête. Au fond des arbres, à gauche du public, un petit mur de terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN *seul.*

(Il finit d'attacher des guirlandes aux arbres. Les regardant.)

Jarnigois, v'là qu'ça prend d'la tournure, et j'crois qu'mes guirlandes n'figureront pas mal pour la fête que M. de Saint-Remond veut donner dans son parc, au passage d'note Princesse.

AIR *du vaudeville de Tarare.*

V'là donc enfin un mariage
Qui comble les vœux des Français,
De not'bonheur il est le gage,
Rien n'pourra l'troubler désormais;
Pour un bel av'nir tout s'dispose,
Rien ne doit plus nous effrayer :
C'n'est pas parc'que j'suis jardinier,
Mais à présent j'vois tout en ro e.

Digitized by Google

SCÈNE II.

JULIEN, RENARD.

RENARD.

Eh bien! mon ami Julien, les ordres de M. de S.-Remond s'exécutent-ils.

JULIEN.

J' n'ai pas besoin qu'on me l'répète deux fois, quand il s'agit de fêter l'mariage d'un prince aussi bon, aussi généreux. Savez-vous ben, monsieur Renard, qu'il vient d'envoyer à ma pauvre mère, et à tous les habitans du village ruinés par la guerre, de quoi rebâtir et meubler leur cabane?

AIR *De la Chaumière.*

Dans la chaumière,
Il soulag' les pauvres Français;
Sa bienfaisance héréditaire
Va répandre l'or des palais
Dans la chaumière.

Dans la chaumière,
On l'aime comm' dans les cités;
Si chaqu' ville l' chante et l' révère,
Ces cris d'amour sont répétés
Dans la chaumière.

RENARD.

Récompense bien due à des princes dont la main généreuse est partout où il y a des maux à réparer, des infortunés à secourir.

JULIEN.

Ah çà! dites donc, monsieur Renard, v'là une bonne occasion pour vous.

RENARD.

Et de quoi?

JULIEN.

Et pardine, d'avoir enfin queuque bonne place. Y a-t-il assez long-temps que vous en cherchez?

Digitized by Google

RENARD.

Je voudrais bien savoir, par exemple....

JULIEN.

Ecoutez donc, vous êtes si bien connu pour ça dans le pays, qu'on ne vous y appelle pas autrement que l'*homme aux pétitions*, ou le *solliciteur éternel*. Quoique ça, vous êtes un brave homme, c'est vrai; mais vous êtes un peu simple parfois, et j'vous l'dis moi, vous avez des connaissances qui vous font du tort.

RENARD.

Et lesquels, s'il vous plaît, monsieur Julien?

JULIEN.

Quand il n'y aurait que celle de M. Furet, vous savez-bien ce garde-chasse, qui a toujours quelque nouvelle guignonante à vous raconter.

RENARD.

Oh! il est bien changé à présent, il ne dit plus rien.

JULIEN.

Et dans le fait, entre nous deux, monsieur Renard, qu'est-ce qu'il pourrait dire?

AIR *du Vaudeville des toits.*

Partout renait la confiance,
Les bavards n'os' plus sonner l'mot,
Et s'il s'dit queuqu'impertinence,
Ça n'vient qu'd'un méchant ou d'un sot.
Chacun d'nous s'livre à l'espérance,
Et l'on n'entend plus, sur ma foi,
A présent d'autres cris en France
Que des cris de *Vive le Roi!*

RENARD.

Ce que tu dis là est parfaitement exact; tout-à-l'heure encore, il vient de passer un détachement de chasseurs à cheval qui se rendent à Fontainebleau, et qui le criaient à tue-tête: je l'ai crié moi-même avec eux.

JULIEN.

Palsanguenne v'là un fier effort que vous avez fait là!

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FURET.

FURET, *accourant.*

Ah ! vous voilà, mes amis ; savez-vous la nouvelle ?

JULIEN.

Encore ? On m'avait dit que vous n'en faisiez plus.

FURET.

Ce n'est pas ce que vous pensez. Grâce au ciel, tout va bien, et il n'y a eu la semaine dernière que trois ou quatre petites histoires auxquelles on n'a presque pas fait d'attention, mais la nouvelle que j'avais à vous dire.... Enfin suffit, ce qu'on perd d'un côté, on le retrouve de l'autre ; et si la France est actuellement tout-à-fait tranquille, il n'en est pas de même du reste du globe. Ecoutez la preuve.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

On dit que dans l'Amérique
La terre a tremblé cinq fois.
Que les peuples du Méxique
S'arment pour venger leurs droits.
On dit que la Sibérie
Se réfroidit chaque jour,
Et qu'au fond de la Syrie
On cuit comme dans un four ;
Qu'un prince iroquois s'apprête
A battre les Algonquins ;
Qu'une flotte est toute prête
Pour bloquer les Maroquins ;
Que, pour comblé d'infortune,
Nous verrons avant un an,
Plus des trois quarts de la lune
Engloutis par un volcan.
On dit que la Tartarie
Aux Lapons porte un défi
Que l'Empereur de Turquie
Va détrôner le Sophi ;
Qu'il médite la ruine
Des paisibles Hottentots,
Et qu'il ira jusqu'en Chine
Exterminer les Magots. (*bis.*)

Digitized by Google

FURET.

Diable ! mais voilà des nouvelles alarmantes pour nous.

JULIEN.

Il n'en fait pas d'autres.

RENARD.

Très-alarmantes, pardieu !

JULIEN.

Et pour les habitans de la lune aussi.

RENARD.

Et cela vient de bonne source ?

FURET.

Sans cela je ne les répeterais pas. Ce sont des voyageurs dignes de foi qui viennent de nous les glisser tout-à-l'heure à l'auberge de la Poste.

RENARD.

Ecoute donc, Julien, il paraît assez sûr de son fait.

JULIEN.

Eh ben ! je vous y prends, monsieur Renard, vous allez encore donner là dedans ? Vous ne voyez pas qu'il faut que ces gens-là rêvent toujours des malheurs queuque part, et que, s'ils ne peuvent plus en prophétiser pour nous, ils s'en prennent aux bourgeois de la lune. Eh ben ! je me mêle aussi queuque fois d'être prophête, moi, et v'là ce que je prédis.

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Pour nous je n'vois dans l'avenir
Que des jours sans nuages,
Et j'voyons d'âge en âge,
Un bonheur à n'en plus finir.
Ce mariage
En est le gage,
Ce mariage
En deviendra le gage ;
Et si, comme j'nous en doutons,

Digitized by Google

Il en résult' d'autres Bourbons,
Ils nous aim'ront
Et puis ils nous donn'ront
Encor des jours prospères,
Comme faisaient (*bis*) leurs pères.

FURET.

Mais, dans le fait, cela se pourrait bien.

JULIEN.

Croyez à la nouvelle que je vous donne là, monsieur Renard; et comme dit c't autre, je la tiens de bonne source. Ainsi, suffit, je n'en dis pas plus, et je m'en vas voir là bas si l'on n'a pas besoin de moi. Adieu Furet, si l'on tire à l'oie je viendrai vous chercher. (*Il sort.*)

SCENE IV.

FURET, RENARD,

RENARD.

Savez-vous, voisin, qu'il a raison, et que tout le monde commence ici à se moquer de vos contes, moi-même tout le premier.

FURET.

C'est aussi un conte, qu'il a neigé à Paris le dimanche de Pâques?

RENARD.

Ça, c'est vrai, je l'ai lu dans mon journal.

FURET.

Et vous ne trouvez rien là que de fort naturel, n'est-ce pas?

RENARD.

Moi! ah! mon Dieu, ça m'est bien égal. Je m'occupe de mes intérêts, et voilà tout.

FURET.

Je ne néglige pas non plus les miens.

Digitized by Google

RENARD.

Et j'ai eu des nouvelles de Paris, qui enfin me donnent la presque certitude d'avoir une place.

FURET.

Diable ! et quelle place ?

RENARD.

Je ne vous dirai pas précisément ; mais mes titres sont si péremptoires qu'il faut bien qu'on finisse par les reconnaître.

FURET.

Comment des titres ?.... Il y a vingt ans que je vous connais, et je ne sache pas....

RENARD.

Si je n'en ai pas personnellement, j'ai à faire valoir ceux de plusieurs membres de ma famille, qui ont tous rendu plus ou moins de services à l'état. L'un a été receveur de l'enregistrement, l'autre chef de bureau à la cour des aides ; mon cousin était sergent dans les Gardes-Françaises, et ainsi de suite. J'ai même encore un arrière-cousin qui doit avoir fait quelque chose, et, dans l'incertitude, je mets toujours son nom sur mes pétitions. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

FURET.

Sans doute.

RENARD.

Il n'y a pas d'ailleurs un ministère où je n'aie un dossier ; je suis protégé par les premières autorités de ma commune, et je suis fait pour parvenir à tout.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je veux un poste d'éclat
Pour bien servir ma patrie,
Je puis, avec mon génie,
Etre conseiller d'état,
Inspecteur des loteries,
Chef dans les messageries,

Digitized by Google

Gardien des ménageries,
Entreposeur de tabacs,
Secrétaire d'un musée,
Econome d'un lycée,
Ou directeur d'un haras.

FURET.

Monsieur Renard, vous êtes un grand ambitieux.

RENARD.

Ça, c'est vrai; j'ai demandé des places de tous les genres.

FURET.

Et qu'avez-vous obtenu?

RENARD.

Des réponses flatteuses, et c'est toujours agréable.

FURET.

De manière que vous êtes en correspondance avec tous les ministres?

RENARD.

Je m'en flatte!... J'ai reçu hier mon quatre-vingt-septième accusé de réception.

FURET.

Diable! vous êtes bien heureux. Je voudrais bien en avoir reçu autant.

RENARD.

Je le crois pardieu bien!... Aussi suis-je invité à dîner deux fois par semaine chez le doyen des conseillers de préfecture, et suis-je membre du conseil d'arrondissement, en attendant mieux.

FURET.

Moi, je n'élève pas mes vues si haut. Que je trouve un établissement honnête, une femme solide, de temps en temps ma bouteille de vin, et je laisse couler l'eau.

RENARD.

C'est clair.

Digitized by Google

FURET.

Je me fais vieux.

RENARD.

C'est vrai.

FURET.

Et je ne voudrais pas rester enterré dans les bois.

RENARD.

C'est juste.

FURET.

Aussi ai-je porté mes vues sur une riche propriétaire de ce village.

RENARD.

Lui avez-vous présenté votre pétition?

FURET.

Non.

RENARD.

Si vous voulez, je vous en ferai une.

FURET.

Je vous suis bien obligé.

RENARD.

C'est que je me trouve dans le même cas que vous, et j'en aurais rédigé deux en même temps.

FURET.

Comment?.... Des projets de mariage?

RENARD.

Oui, mon ami, l'amour, avec toutes ses fureurs, s'est emparé de mon âme. Je ne suis pas précisément dans mon printemps; mais il me semble, je puis me tromper, que je suis dans un été fort agréable. Je ne suis pas très-riche, mais je possède une petite bicoque qui en vaut bien une autre. Je n'ai ni terres ni prés, mais j'ai en effectif deux arpens de vignes qui sont d'un bien joli produit; je ne suis pas beau, mais (*en regardant Furet*) je vois à chaque instant des gens plus laids que moi.

Digitized by Google

FURET.

C'est vrai, mais vous ne savez pas la nouvelle ?

RENARD.

Non.

FURET.

C'est que les vignes gèleront cette année.

RENARD.

Mon ami, vous n'êtes qu'un oiseau de mauvaise augure.

FURET.

Et quelle est donc la femme qui vous a si bien enflammé.

RENARD.

Ah ! Dieu !...

AIR : *O ma tendre musette.*

C'est la belle des belles.
De Paris à Nemours,
C'est, chez les immortelles,
L'amante des amours,
C'est Vénus la déesse,
C'est Flore au doux regard.

Enfin, mon ami,

C'est la fille ou la nièce
De madame Richard !

FURET

Comment la fille ou la nièce ?...

RENARD.

Oui, mon ami, je les aime toutes deux également, sans être encore précisément décidé sur le choix de celle que j'épouserai. Mais j'aperçois la mère ou la tante, faites-moi l'amitié, Furet, d'aller du côté de la garenne.

FURET.

Non pas, s'il vous plaît ; je vais chercher des nouvelles, et s'il y en a qui en vaille la peine, je viendrai vous les dire.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

RENARD, Madame RICHARD.

RENARD.

Arrivez donc, madame Richard, arrivez, que je vous raconte ce qui m'est survenu d'agréable depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

Madame RICHARD.

De quoi s'agit-il ?

RENARD.

Vous savez bien cette place dont je vous parlais l'autre jour ?

Madame RICHARD.

Eh bien ?

RENARD.

Eh bien ! c'est une affaire sûre, j'ai reçu une lettre.

Madame RICHARD.

Un peu plus encourageante que les autres ?

RENARD.

Décisive. Le ministre m'écrit que ma demande sera prise en considération.

Madame RICHARD.

Et cela veut dire ?

RENARD.

Tout, madame Richard. Ma foi, j'ai attendu long-temps, mais enfin, me voilà classé. Savez-vous qu'il y a vingt-cinq ans que je postule ?

Madame RICHARD.

La persévérance est bonne à quelque chose.

RENARD.

Entre nous si je sollicite une place depuis si long-temps, ce n'est point par ambition; mais c'est que je suis persuadé qu'un bon citoyen doit compte à l'état de ses connaissances acquises; et puis j'aime à être occupé. C'est au point qu'après avoir vaqué aux affaires de mon petit domaine, j'emploie, comme vous voyez, le reste de mon temps à gérer celles de M. de

Digitized by Google

Saint-Remond; je déteste l'oisiveté; d'ailleurs, c'est un simulacre de place.

Madame RICHARD.

Il n'y a que manière de s'entendre.

RENARD.

Ah! çà maintenant, madame Richard, que me voilà à-peu-près sûr de mon fait, je viens vous sommer de tenir la parole que vous m'avez à-peu-près donnée, de me faire épouser votre aimable Thérèse, aussitôt que....

Madame RICHARD.

Il est vrai que je vous ai dit que si ma fille....

RENARD.

Eh bien! je me flatte peut-être, mais je crois fort qu'elle serait disposée à me trouver passable si vous lui en signifiez l'ordre positif.

Madame RICHARD.

Tenez, monsieur Richard...

SCENE VI.

LES PRECEDENS, FURET.

FURET, *accourant.*

Ah! mon Dieu, j'en suis encore tout effrayé. Savez-vous la nouvelle?

Madame RICHARD.

Eh bien! quelle nouvelle?

FURET.

Je n'en sais rien. Mais le village se remplit de troupes; les jeunes gens se montrent, les vieilles femmes se cachent, les jeunes filles courent çà et là comme des folles. Il va nous arriver quelque chose, c'est sûr.

Madame RICHARD.

L'imbécille qui ne voit pas, ou qui ne veut pas voir, que c'est le cortège qui va passer dans le village pour aller au-devant de notre chère princesse.

Digitized by Google

FURET.

Vous le voulez, je le veux bien aussi.

SCENE VII.

LES MEMES, THÉRÈSE, CAROLINE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR D'ENTRÉE.

AIR *du Vaudeville de madame Scaron.*

Célébrons (*bis*) ce beau jour de fête,
L'espoir du bonheur
Doit électriser notre cœur.
Le moment (*bis*) qui bientôt s'apprête,
Nous fera jouir
En ces lieux d'un nouveau plaisir.

Madame RICHARD.

Allons, aimable jeunesse,
Préparez vos complimens,
La présence de not' princesse
Me rajeunit de vingt ans.
Ce mariage-là m'enchante,
Et j'en jure sur ma foi,
J' n'étais pas plus contente
Le jour du retour du Roi.

ENSEMBLE.

Célébrons, etc.

CAROLINE.

Au seul mot de mariage,
Moi, je sens battre mon cœur.
C'est bien permis à mon âge,
C'est le rêve du bonheur.

THÉRÈSE.

Il est bien temps qu'il s'achève,
Je voudrais, en vérité,
Pouvoir finir le rêve
Par la réalité.

ENSEMBLE.

Célébrons, etc.

Digitized by Google

Madame RICHARD, *à Furet.*

Eh bien ! qu'est-ce qui avait tort de nous deux ?

FURET.

Ah ! mon Dieu, je sais bien que j'aurai toujours tort à présent.

RENARD.

Madame Richard, je suis enchanté de voir cette gaîté, cette joie, cette jubilation répandue sur tous les visages. C'est un prix bien doux de toutes les peines que je me suis données !

CAROLINE.

Et si vous aviez donc vu la foule de Parisiens qui nous arrivent ! Chacun a voulu devancer le moment fortuné où il pourra contempler notre chère Princesse. La route de Paris à Fontainebleau ne pourra bientot plus contenir tous les amis du Roi ; les militaires sont sur toutes les places, et le cri si cher aux français, le cri qu'on ne prononce qu'avec un frémissement de plaisir, est dans toutes les bouches.

Madame RICHARD.

Aussi nous ne serons pas les derniers à le faire entendre.

RENARD.

Ah ! çà, madame Richard, vous me permettez d'offrir à ces demoiselles un faible tribut de mon inspection ? (*Il leur donne à chacune un bouquet.*)

CAROLINE, *acceptant.*

Comment donc, monsieur Renard ; mais vous êtes galant.

RENARD, *avec fatuite.*

C'est une qualité qu'on ne me conteste pas.

THÉRÈSE.

Ces fleurs sont charmantes.

RENARD.

Alors, mademoiselle, elles vous ressemblent.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Vous êtes bien bon.

RENARD, *à part.*

Il faut toujours mettre son esprit en évidence quand on veut plaire aux femmes. (*Haut.*) Et comment trouvez-vous ces décorations pour la fête que M. de Saint-Remond prépare ?

CAROLINE.

Très-élégante.

RENARD.

Eh bien ! c'est moi qui les ai fait arranger par Julien.

THÉRÈSE.

Vous avez un goût parfait.

RENARD.

C'est ce qu'on m'a toujours dit. Mais il y manque encore quelque chose que vous verrez ce soir, et vous m'en direz des nouvelles. Je pense à tout, moi.

Madame RICHARD.

Une surprise !... Ah ! voisin, il faut que vous me montriez cela.

RENARD.

Comment donc, madame, trop heureux de faire quelque chose qui vous soit agréable; et si vous voulez venir avec moi, je vous ferai voir ce dont il s'agit, à condition toutefois que vous garderez le secret.

Madame RICHARD.

C'est convenu. (*Renard et madame Richard sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, CAROLINE.

CAROLINE.

Nous sommes seules..... Ma chère Thérèse, il faut que je profite du moment pour te faire une confidence.

THERESE.

J'ai aussi un secret à te révéler.

CAROLINE.

Tout le monde est gai aujourd'hui, excepté moi.

THERESE.

Je t'en livre autant. Imagine-toi que ma mère....

CAROLINE.

Figure-toi que la mienne....

THERESE.

Veut me marier.

CAROLINE.

Et moi aussi.

THERESE.

Et que l'époux qu'elle m'a choisi est vieux.

CAROLINE.

Le mien aussi.

THERESE.

Laid.

CAROLINE.

Le mien aussi.

THERESE.

Maussade.

CAROLINE.

Le mien aussi.

THERESE.

Il habite ce pays.

Digitized by Google

CAROLINE.

Le mien aussi.

THERESE.

En un mot, c'est M. Renard.

CAROLINE, *étonnée.*

Est-il possible?... C'est lui aussi.

THERESE.

Vraiment?....

CAROLINE.

Je te le jure.

THERESE.

La rencontre est plaisante.

CAROLINE.

Il faut en profiter, pour nous moquer de lui d'abord, et et ensuite pour ne l'épouser ni l'un ni l'autre.

THERESE.

Tu as raison. Ah! c'est pour M. Renard qu'on voulait nous faire oublier....

CAROLINE.

Ces deux jeunes gens si aimables, si prévenans, que nous avons rencontrés au bal de l'hôtel-de-ville à Melun.

THERESE.

Et qui sont maintenant tous les deux dans la garde de notre bon Roi. Mais....

CAROLINE.

Mais, si j'en crois mes pressentimens et mon rêve, nous les reverrons.

AIR *du Vaudeville de la robe et les bottes.*

J'ai rêvé que deux militaires,
Par l'amour conduits en ces lieux,
Des sentimens les plus sincères
Nous faisaient les tendres aveux,
Que leur ardeur était extrême,
Et que nous, de notre côté,
Nous leur répondions : *Je vous aime.*

Digitized by Google

THERESE.

Ton rêve était la vérité.

Même air.

Moi, j'ai rêvé qu'une princesse
Bien chère à deux peuples amis,
Pour augmenter notre tendresse
Augmentait la branche des lis.
J'ai rêvé qu'au trône de France
Henri IV était remonté
Pour faire bénir sa puissance.

CAROLINE.

Ton rêve était la vérité.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FURET.

FURET, *accourant.*

Savez-vous la nouvelle ?...

THERESE.

Non.

FURET.

Deux militaires furieux s'avancent de ce côté ; ils vous demandent à tout le monde, et je vous engage à vous cacher promptement.

CAROLINE.

Comment, nous cacher ? Apprenez, monsieur, que nous n'avons pas peur des troupes du Roi ; d'ailleurs nous savons fort bien que ce n'est qu'un mensonge.

FURET, *en colère.*

Un mensonge !..... Eh bien ! petites obstinées, vous allez voir si c'est un mensonge ; vous ne voulez pas rentrer ?....

CAROLINE.

Non.

FURET.

En ce cas, je ne réponds plus de rien, et s'il arrive un

Digitized by Google

malheur, vous ne vous en prendrez qu'à vous. Tenez, je les aperçois.... Oh ! mon Dieu ! permettez au moins que je vous défende. (*Il se met devant elles.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, AUGUSTE.

CHARLES.

AIR : *Ah ! voilà la vie.*

Aimer les fillettes
Et toujours dispos,
Vider les feuillettes,
Rire à tout propos.

ENSEMBLE.

Ah ! voilà la vie (*bis*)
Suivie,
Ah ! voilà la vie
Des grenadiers royaux.

AUGUSTE.

Tout prêts à combattre
Les ligueurs nouveaux,
Des fils d'Henri IV
Chérir les drapeaux.

ENSEMBLE.

Ah ! voilà la vie (*bis*)
Suivie,
Ah ! voilà la vie
Des grenadiers royaux.

CAROLINE, *bas à Thérèse.*

Je ne me trompe pas.

THERESE.

Ce sont eux.

CHARLES, *à Furet.*

Dites-donc, l'ami, pourriez-vous nous dire si la nièce et la fille de madame Richard sont ici.

CAROLINE, *sortant vivement de derrière Furet.*

Oui, monsieur.

Digitized by Google

FURET, *à part.*

Je n'ai pas le courage d'être témoin de ce qu'il va arriver. Je me sauve bien vîte pour raconter tout cela à madame Richard et à tous ceux qui voudront l'entendre.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté FURET.

AUGUSTE.

Enfin, ma chère Caroline, nous vous retrouvons.

CHARLES.

Mon aimable Thérèse !....

THERESE.

Par quel heureux hasard.....

CHARLES.

Il est facile à expliquer.

CAROLINE, *d'un ton piqué.*

Savez-vous, Messieurs, qu'il fallait une circonstance bien imprévue pour qu'on eût de vos nouvelles?

CHARLES.

Nous ne méritons pas de reproches, car nous avons profité de la première qui s'est offerte; on nous annonce hier qu'un détachement de la garde doit accompagner Sa Majesté à Fontainebleau; nous volons près de M. de Saint-Remond, notre colonel, qui est propriétaire de ce château, pour lui demander la faveur de faire partie du détachement : on nous accorde notre demande avec plus de facilité même que je ne l'aurais cru. Nous partons et, toujours amoureux, nous venons nous excuser près de vous d'un oubli dont nos devoirs seuls sont la cause.

AUGUSTE.

Jugez de notre joie; nous avons l'honneur d'accompagner nos princes et de revoir nos belles.

Digitized by Google

CAROLINE.

Est-ce que les princes viennent aussi? Quel bonheur et quel heureux avenir ce mariage nous prépare !

AIR : *Trompant, hélas ! notre espérance.*

Cet hymen est d'un bon augure,
Il vient justement pour nos cœurs,
Dans la saison où la nature
Nous rend les beaux jours et les fleurs.
Sur l'avenir je me repose,
Car ces nœuds sont bien assortis,
Et l'amour nous donne une rose
Pour joindre à la branche des lis.

AUGUSTE.

Vous verrez le Roi, son frère, les Princes ses neveux, Mgrs le duc de Berri et le duc d'Augoulême, dont le 10e régiment, où nous avions, Charles et moi, l'honneur de servir, a partagé, dans le Midi, la gloire et les dangers.

AIR *de la Sentinelle.*

Je l'ai servi partout avec valeur,
De la bravoure il m'offrait le modèle;
Ce prince auguste était dans le malheur,
Il était beau de lui rester fidèle !
En admirant tous ses exploits
J'étais fier d'exposer ma vie.
Car nous combattions à la fois
Pour sauver le meilleur des Rois,
L'honneur français et la patrie. (*bis.*)

THERESE.

Ah ! si tout le monde avait pris le même parti que vous, il y aurait bien des garçons de plus et des filles de moins.

CHARLES.

C'est vrai; mais heureusement qu'avec nous vous n'éprouverez pas cette crainte.

CAROLINE.

Ma tante ne sait rien de votre amour, elle a même résolu

Digitized by Google

de marier l'une de nous deux à un vieux solliciteur de ce pays, et si vous ne vous faites pas connaître....

CHARLES.

Soyez tranqnilles, nous la verrons et nous lui ferons entendre raison.

AIR : *Courir les bois, etc.*

Nous devons tous deux réussir
En entreprenant cette affaire,
Et nous avons pour l'attendrir
Deux motifs près de votre mère;
Lorsqu'on aime de bonne foi,
Les raisons ne sont pas mauvaises,
Et lorsqu'on est ami du Roi,
On séduit toutes les Françaises.

THERESE.

Oh ça, c'est bien vrai !

AUGUSTE.

Nous allons rejoindre madame Richard, et nous lui parlerons pendant la fête.

(*On entend un roulement de tambour.*)

CHARLES.

AIR : *Entends-tu l'appel, etc.*

Entends-tu l'appel qui sonne,
Il nous faut obéir au devoir.
Malgré l'ordre qu'on nous donne,
Bientôt nous reviendrons vous voir.

THERESE, *à Charles.*

Songez à votre promesse.

CHARLES.

Comptez sur mes sentimens.

CAROLINE, *à Auguste.*

Songez à votre maîtresse.

AUGUSTE.

Comptez bien sur mes sermens.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

CHARLES et AUGUSTE.

Entends-tu l'appel qui sonne, etc.

CAROLINE et THERESE.

Ecoutez l'appel qui sonne,
Il vous faut obéir au devoir;
Malgré l'ordre qu'on vous donne,
Bientôt vous reviendrez nous voir.

(*Auguste et Charles sortent.*)

CAROLINE.

Maintenant nous pouvons attendre M. Renard avec tranquillité, et rire de ses prétentions tout à notre aise.

SCÈNE XII.

CAROLINE, THÉRÈSE, RENARD.

RENARD, *à part, en entrant.*

Les voilà toutes deux ensemble. J'aurais mieux aimé n'en trouver qu'une primitivement, cela eût rendu ma position moins équivoque.

CAROLINE, *à Thérèse.*

Il s'avance, songeons à bien jouer nos rôles.

RENARD, *à part, en s'approchant.*

Tâchons d'envoyer promener l'une des deux, je verrai ensuite ce qu'il y aura à faire avec l'autre. (*En abordant.*) Eh bien! charmantes petites espiègles, vous n'êtes pas plus curieuses que cela?

CAROLINE.

Curieuses de quoi?

RENARD.

Eh mais, parbleu! de voir le spectacle enchanteur, je dirai même enivrant que présente en ce moment la route de Fontainebleau.

Digitized by Google

AIR : *Courant la brune et la blonde.*

Près d'un équipage leste
Trotte l'honnête piéton,
Et la patache modeste
Suit le brillant phaéton ;
Gens du peuple, gens du monde,
Confondus sans nul effort,
A leur gaîté sans seconde
Donnent un libre essor.
On y rencontre des gens,
De tous lieux, de tous rangs,
Citadins, paysans,
Des Bretons, des Flamands,
Des Gascons, des Normands ;
Les vieillards, les enfans,
Les papas, les mamans,
Les petits et les grands
Couvrent en même temps
Et la route et les champs
A vingt lieues à la ronde.

THERESE.

Vous nous faites là un tableau....

RENARD.

J'ai quelque talent pour les descriptions, et pour vous en convaincre, aimable lutine, allez purement et simplement jusqu'au bord de la grande route, et vous m'en direz des nouvelles. (*Bas à Caroline.*) Tâchez-donc qu'elle nous laisse seuls.

THERESE.

Que venez-vous de dire là tout bas à ma cousine?

RENARD.

Moi?

THERESE.

Vous-même. C'est que je n'entends pas qu'à la veille de m'épouser...

CAROLINE.

De t'épouser?.... Attends donc, tu veux rire; c'est moi que M. Renard épouse.

Digitized by Google

THERESE.

C'est pour cela, sans doute, que depuis huit jours il a la parole de ma mère.

CAROLINE.

Il y en a quinze que la mienne lui a promis ma main.

THERESE.

Il lui a assuré qu'il m'adorait.

CAROLINE.

Il lui a juré qu'il m'idolâtrait.

THERESE.

Qu'il n'avait des yeux que pour sa chère Thérèse.

CAROLINE.

Qu'il n'aurait jamais d'autre femme que sa petite Caroline.

THERESE.

Et il faudra qu'il tienne sa parole.

CAROLINE.

Je le forcerai à remplir sa promesse. (*A Renard.*) Osez dire, monsieur, que vous ne m'avez pas demandée en mariage à ma mère?

RENARD.

Je l'avoue.

THERESE.

Osez dire que vous ne m'avez pas demandée à la mienne?

RENARD.

Je le confesse.

CAROLINE.

Nous expliquerez-vous cette conduite étrange?

RENARD.

Calcul de modestie. Craignant d'être refusé d'un côté, j'ai pris mes précautions pour être agréé de l'autre, et voilà....

Digitized by Google

THERESE.

Admirable précaution ! Comme si monsieur eût dû craindre un refus de ma part.

RENARD.

Quoi ! charmante Thérèse, j'aurais pu espérer ?...

CAROLINE.

Comme s'il ne se fût pas aperçu de l'inclination que j'ai toujours eue pour lui !

RENARD.

Quoi ! vraiment, aimable Caroline....

THERESE.

Comme si je n'appréciais pas le mérite d'un homme....

CAROLINE.

Qui, d'un jour à l'autre, peut parvenir aux plus grandes dignités.

THERESE.

Qui est oncle de notre percepteur.

CAROLINE.

Cousin de l'adjoint.

THERESE.

Neveu du juge de paix.

CAROLINE.

Et beau-frère du garde champêtre.

THERESE.

Enfin je suis la première en date, et je m'appellerai madame Renard. Nous verrons. En attendant, je vais me plaindre à ma mère de l'affront que j'éprouve.

CAROLINE.

Et moi je vais déclarer à la mienne que je ferai valoir mes droits.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

RENARD *seul.*

Ah çà ! mais, le diable m'emporte, c'est charmant cela! Moi qui avais la modestie de penser que ni l'une ni l'autre de ces demoiselles ne voulait de moi ! j'ai l'agréable surprise de voir qu'elles se jettent pour ainsi dire à ma tête toutes les deux. La petite Thérèse surtout s'est enflammée avec une promptitude qui tenait vraiment du délire.

AIR : *C'est bien naturel.*

Cette fille si sauvage,
A présent m'aime à la rage,
Son amour semble réel,
C'est peu naturel ; (*bis.*)
Par un motif que j'ignore,
L'autre me dit qu'elle adore
Mon mérite personnel,
C'est moins naturel,
Encore,
C'est moins naturel. (*bis.*)

J'ai peur que ces demoiselles n'emploient en cette occurence la figure de rhétorique appelée vulgairement *ironie* !.... D'un autre côté, elles savent que je suis à la veille d'obtenir un emploi brillant et l'espoir d'être..... Allons, tout bien considéré, il est très-clair... que je ne sais pas à quoi m'en tenir.

SCENE XIV.

RENARD, JULIEN.

JULIEN, *tout essouflé.*

Monsieur Renard, v'là qui vient d'arriver à l'auberge de la poste une belle voiture à quatre roues, couverte de poussière, avec deux postillons qui faisaient claquer leur fouet..... mais j'dis d'une force !... et v'là qu'il en est sorti un homme superbe ; il a au moins la tête plus que moi ; et qui a demandé tout de suite ou c'qu'était le château de M. de Saint-Remond. A son air sans gêne, ça paraît un homme conséquent.

Digitized by Google

RENARD.

Il a demandé, dis-tu, le château de M. de Saint-Remond?

JULIEN.

Tout d' suite qu'il a été démonté d' sa berline.

RENARD.

Diable! mais ceci mérite attention; et il demeure évident que ce n'est autre chose qu'un grand seigneur..... (*Se parlant à lui-même.*) Oh, l'excellente idée! si je lui faisais d'abord apostiller la pétition que je me propose d'adresser à la Princesse à son passage.... (*A Julien.*) Mon ami, je te remercie infiniment de ce que tu viens de m'apprendre.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FURET.

FURET, *arrêtant Renard qui veut sortir.*

Enchanté de vous rencontrer. Vous savez la nouvelle....

RENARD.

Laissez-moi, je n'ai pas le temps d'écouter vos balivernes; j'ai, pardieu, bien autre chose à faire. Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

FURET, JULIEN.

FURET.

C'est dommage. J'allais avoir le plaisir de lui apprendre que les demoiselles Richard sont peut-être enlevées à l'heure qu'il est.

JULIEN.

En êtes-vous bien sûr?

FURET.

Ecoutez; j'ai laissé ces demoiselles avec deux militaires. Les militaires ont disparu; les demoiselles n'y sont plus: tirez la conclusion.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JAVOTTE, CASIMIR.

JAVOTTE, *donnant le bras à Casimir.*

AIR : *Jarni v'la donc qu'est bâclé.*

Allons, monsieur Casimir,
Ne t' fais pas tirer l'oreille,
De m' donner l' bras n' faut pas rougir ;
Quoiqu' tu sois un' p'tit' merveille,
Apprends que la bouqu'tière du Roi
Aujourd'hui vaut ben autant qu' toi. (*bis.*)

CASIMIR.

Je ne dis pas le contraire, madame ; mais je vous ferai seulement observer que vous appuyez un peu fort, et que cela me fait mal.

JAVOTTE.

Ça l'i fait mal !..... Voyez donc ce cierge pascal !.... Tiens, mon petit frisé, n'fais pas la bégueule, et si tu n'es pas beau, sois au moins gentil.

JULIEN, *à part.*

V'là une bonne commère. (*Haut.*) Dites donc, madame la bouquetière, qu'est-ce qui vous amène donc ici ?

JAVOTTE.

C'qui m'amène ? Pardine ce qui amène tout le peuple que j'ons rencontré en route.

AIR : *Sur l'pont avec manon z'un jour.*

On dit qu'un prince Sicilien
Qu'est un Bourbon, et que j'aimons bien,

Digitized by Google

En mariag' nous don' sa p'tit'fille,
Qu'alle est bell' comme l'printemps;
Qu'alle est bonne comm' ses parens.
Sait-on vraiment
Pourquoi que j' l'aimons tant?
C'est qu'elle est aussi d' la famille.

Au surplus d'ça, je me nomme Javotte, je suis bouquetière de S. M.; ma réputation fleure comme baume au marché z'aux fleurs. J'apprends que not' princesse arrive; je me dis, ça rentre dans mes attributions, allons rue Contrescarpe, et risquons mon *Domine salvum* de 5 francs. Je monte dans une calèche de bureau, et je descends tout droit ici avec ce beau coco qui était auprès de moi sur le devant.

FURET.

De manière que vos intentions.....

JAVOTTE.

Mes intentions sont de donner, la première, un bouquet z'à la princesse.

AIR *des Vélocifères.*

J'en avons un déjà tout prêt,
Onc'que le lis partout domine;
Pour lui plair' j'espèr' qu'il est fait,
N'y a qu' des fleurs qui n'ont point d'épine;
A son côté zell' les plac'ra
Elles y s'ront ben à c' qui me semble,
Par la raison qu'on dit comm' ça
Que c' qui se ressemble s'assemble.

CASIMIR.

Ah! c'est très-joli, très-joli.

JAVOTTE.

Trouves-tu, mon p'tit bouffi; eh ben! c'compliment-là, ça n'est que le premier d'un mille.

JULIEN.

Je l'aime ben, moi, cette femme, elle m'amuse; et, vous monsieur Furet?

Digitized by Google

FURET.

Comment donc, elle me divertit au possible.

JAVOTTE.

Ah ! ça, dites donc les autres, faut que vous m'donniez un' place pour voir le cortège.

JULIEN.

Avec plaisir, je me charge de vous.

CASIMIR, *à Julien.*

En ce cas, mon ami, vous me rendez un grand service, et je vous abandonne madame de bien bon cœur. (*Il veut sortir.*)

JAVOTTE, *le retenant.*

Un instant donc, fanfan. Est-ce que tu laisserais comme ça ta dame au milieu de la contredanse? J'avons fait route ensemble et j'veux t'accompagner partout.

CASIMIR.

Il est inoui que je me voie forcé de rester ici malgré moi; mais, madame, j'ai des connaissances dans ce pays, il faut.....

JAVOTTE.

Allons, sois calme. Je ne veux pas te garder *ad vitam æternum*; queuque j'frais de toi. Tu n'es bon z'à rien; d'ailleurs, j'ai déja deux serins chez moi, et c'est ben assez.

CASIMIR.

A-t-on idée de cette insolence !

JAVOTTE.

Non, c'est que tu fais la petite bouche et que t'as l'air auprès de moi de danser sur la braise comme les dindons savans.

CASIMIR, *en colere.*

Mais, madame, ce n'est pas pour vous servir de Sigisbé que je suis venu.

Digitized by Google

JAVOTTE.

Voyez-vous ça, lustucru? J'voulais seul'ment te dire que la route m'a visiblement altérée, que j'veux m'rafraîchir, et qu'tu vas m'suivre chez le notaire du coin.

CASIMIR, *avec humeur.*

Fi donc.

JAVOTTE, *lui prenant le bras.*

J'te dis qu'c'est moi qui régale.

FURET.

Si vous le permettez, madame, je vais vous conduire chez le meilleur et le seul cabaretier du lieu.

JAVOTTE.

Ça va, touche-là, et sois de notre écot.

FURET, *à part.*

Elle vient de Paris, elle m'apprendra peut-être des nouvelles.

JAVOTTE.

Pas de route, en avant. (*A Casimir.*) Demi-tour à droite, marche.

(*Elle sort avec Casimir qu'elle entraîne par le bras. Furet les suit.*)

SCENE XVIII.

JULIEN *seul.*

Jarni! v'là un' femme qui n'a pas sa langue dans son ridicule, tout d'même; c'est qu'elle vous r'tourne un mirliflor avec un fier aplomb!... Eh bien! les voilà les demoiselles Richard. J'étais ben sûr que Furet.... J'vais joliment m'moquer de lui... (*Appelant.*) Furet! Furet! (*Il court après lui.*)

Digitized by Google

SCENE XIX.

JULIEN, madame RICHARD, CAROLINE, THERESE.

CAROLINE.

Mais, ma tante, je vous assure qu'Auguste est le meilleur garçon du monde.

THERESE.

Je vous jure, ma mère, que Charles fera un excellent mari.

Madame RICHARD.

Allons donc, des jeunes gens que vous connaissez à peine, que vous avez vus deux ou trois fois au bal de Melun.

CAROLINE.

Oui, mais si vous aviez vu comme ils étaient aimables, comme ils étaient polis! M. Auguste, surtout.

AIR : *Le soir après pénible ouvrage.*

Sa tendresse m'est bien connue,
Mon cœur n'en a jamais douté;
La première fois qu'il m'a vue,
Il m'a juré fidélité.
Vous devez compter sur sa flamme;
Auguste tiendra, croyez-moi,
Les sermens qu'il fait à sa dame
Comme ceux qu'il fait à son Roi.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, AUGUSTE.

(Ils ont entendu les quatre derniers vers, et Auguste s'avance vers madame Richard en les répétant.)

AUGUSTE.

Auguste tiendra, croyez-moi,
Les sermens qu'il fait à sa dame
Comme ceux qu'il fait à son Roi.

Digitized by Google

Oui, madame; car c'est sans doute à la tante de l'aimable Caroline que j'ai l'honneur de parler; je jure devant vous de faire le bonheur de votre nièce, et ce serait le premier serment auquel j'aurais manqué de ma vie.

MADAME RICHARD.

Mais il me semble que vous brusquez un peu les affaires.

AUGUSTE.

C'est que nous sommes pressés d'être heureux, madame.

CHARLES.

Et que nous n'avons pas le temps d'attendre.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, CASIMIR, JAVOTTE.

CASIMIR.

Ah ! Dieu, l'exécrable vin !

JAVOTTE.

Qu'est-ce que tu dis donc, du vin d'propriétaire, vrai nectar à huit sous.

AUGUSTE.

Eh bien! petite commère, vous avez donc voulu faire comme les autres, vous êtes venu à Fontainebleau avec votre amoureux.

CASIMIR.

Moi !

JAVOTTE.

Oh ! n'ten défends pas. Si je m'précipite jamais dans l'hyménée, j'veux un oiseau mieux emplumé que toi, et qui puisse paraître de jour sans faire courir les enfans après lui.

AIR : *Mon bijou, mettez-vous en frais.*

T'as l'air du général Jacquot,
T'es t'un plaisant magot;

Digitized by Google

Si j'amais queuqu' olibrius
Vient à plaire à Javotte,
J' veux qu'il ait un' titus
Qui fris' sans papillotte.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN.

JULIEN, *accourant.*

Eh ben! qu'est-ce qu'vous faites donc là vous autres; v'là le Roi, v'là les princes qu'arrivent. On distingue déjà la voiture; v'là le détachement de grenadiers qui prend les armes..... (*On entend un roulement.*) Tenez, entendez-vous; oh! j'suis ti donc heureux, j'vas les voir, j'vas les voir.

AUGUSTE.

Camarade, à notre poste.

CHARLES, *regardant par la terrasse.*

Nous n'arriverons jamais assez tôt.

AIR *de la Croisée.*

Nos officiers sont tous présens,
C'est le Prince sans doute,
Ami, nous n'avons pas le temps,
De choisir d'autre route.

(*Il saute par-dessus la terrasse.*)

AUGUSTE.

Pour courir au-devant du Roi,
Qu'on se blesse ou qu'on meure
Oui, la plus courte, sur ma foi,
Est toujours la meilleure.

(*Il saute de même.*)

Digitized by Google

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté les deux GRENADIERS.

THÉRÈSE et CAROLINE *poussent un cri.*

Ah ! mon Dieu, ils vont se tuer.

JULIEN, *regardant par la croisée.*

N'ayez pas peur, ils sont tombés sur leurs pieds. Bon Dieu ! comme ils courent.

CAROLINE.

C'est vrai, les voilà arrivés.

THÉRÈSE.

Ils sont dans les rangs avec les autres.

JULIEN.

Ma foi, il était temps, voilà le cortège; eh ! mon Dieu, je n'aurai jamais le temps d'arriver.

MADAME RICHARD.

Nous le verrons tout aussi bien d'ici.

JULIEN.

Tiens, c'est vrai, le v'là qu'il passe au pied de cette terrasse.

AIR *du vaudeville des Landes.*

Entendez-vous ces cris de joie
Et le tambour qui bat au champ ?

(*Roulement de tambour.*)

MADAME RICHARD.

Partout la gaîté se déploie,
Est-il un tableau plus touchant !

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Près de cette garde chérie
Chacun approche sans effroi.

CAROLINE.

Tous les cœurs sont de la partie.
Ils suivent tous la même loi.

JULIEN.

Et chaque ami de la patrie
Répète en cœur : *Vive le Roi !*

TOUS.

Et chaque ami, etc.

CAROLINE.

Ah ! ma tante, comme je l'ai bien vu !

THÉRÈSE.

Et moi donc ?

JAVOTTE.

Je suis encore tout je n'sais comment. Quoique j'aie l'habitude de le voir à Paris au moins tous les dimanches dans la salle des maréchaux, ça me fait toujours une nouvelle impression.

JULIEN.

Dites-donc, madame Richard, alle va dans la salle des maréchaux ?

JAVOTTE.

Pourquoi pas, tout l'monde y est reçu, mon fils, mon homme, et il n'faut pas d'billet pour ça.

AIR *des larmes.*

Les tyrans s' font voir avec crainte,
Les bons Rois s' font voir publiqu'ment ;
Aussi l' dimanche sans contrainte
J' contemplons l' nôtre à tout moment,
Chacun d' nous l'approche à la ronde,
Je l' voyons et j' sommes contens.
Et d'puis qu'en France il fait beau temps,
Le soleil luit pour tout le monde.

Digitized by Google

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR, RENARD, *le suivant avec une pétition à la main.*

LAFLEUR.

Mais, monsieur, laissez-moi tranquille.

RENARD.

Je vous demande en grâce un mot, un seul mot.

LAFLEUR.

Mais je ne vous connais pas.

RENARD.

Cela est vrai; mais vous connaissez M. de Saint-Remond qui me connaît, et ce sera une apostille de complaisance : il y en a des milliers comme cela.

LAFLEUR.

Je vous le répète monsieur.....

RENARD.

Je vais l'écrire moi-même; vous n'aurez qu'à y apposer votre signature.

LAFLEUR.

Finissons, je vous prie, et dites-moi où je pourrai trouver un certain M. Renard.

RENARD.

C'est moi-même, monsieur.

LAFLEUR.

En ce cas, monsieur Renard, c'est à vous que je dois remettre cette lettre.

RENARD, *ouvrant la lettre.*

Ah! elle est de M. de Saint-Remond. (*Lisant.*) « M. Renard,

Digitized by Google

« Lafleur, mon valet-de-chambre, qui vous remettra cette lettre... » Comment, monsieur, vous seriez ?.....

LAFLEUR.

Avez-vous une plume et de l'encre, que j'apostille.....

RENARD.

Et moi qui me ployais en deux pour le saluer, par exemple. (*Continuant de lire.*) « Lafleur, mon valet-de-chambre, qui « vous remettra cette lettre, s'entendra avec vous pour donner « plus d'éclat à la fête qui aura lieu ce soir dans mon château, « en l'honneur de nos bien aimés princes, et à laquelle je « regrette de ne pouvoir assister. »

SCÈNE XXV ET DERNIERE.

LES PRECÉDENS, FURET, AUGUSTE, CHARLES.

(*Auguste et Charles tirant Furet par une oreille.*)

AUGUSTE.

Répandras-tu encore de semblables nouvelles ?

FURET.

Non, monsieur le militaire.

CHARLES.

T'aviseras tu encore d'attaquer la réputation des personnes que tu dois respecter?

FURET.

Jamais, monsieur le militaire. (*A part.*) Tant que vous serez ici.

LAFLEUR.

Eh! voila les deux jeunes protégés de mon maître! (*A Renard.*) Continuez à lire M. Renard, il y a quelque chose qui les intéresse.

CAROLINE, *à Thérèse.*

Qui les intéresse? Ecoutons.....

Digitized by Google

RENARD, *lisant.*

« J'ai choisi ce moment pour récompenser deux sous-officiers « de mon régiment qui se sont distingués sous mes yeux. » (*S'interompant.*) Qu'est-ce que cela me fait à moi. (*Lisant.*) « Ma« dame Richard, ma fermière, a une fille et une nièce, deux « charmantes personnes..... » (*S'interrompant.*) Où en veut-il venir? (*Lisant.*) « Je sais que mes jeunes gens les aiment et « qu'ils en sont aimés; et c'est vous, mon cher Renard, que je « charge de les demander pour eux, en mon nom, à madame « Richard; je fais mon affaire de leur fortune et de leur avancement. » (*A part.*) Par exemple les bras m'en tombent ! J'ai éprouvé bien des déboires dans ma vie; mais celui-ci est le plus amer de tous. (*Haut.*) Je suis chargé d'une bien agréable commission.

JULIEN.

Vous n'irez pas loin pour la remplir.

AUGUSTE.

Vous l'avez entendu, madame, la demande est précise, et vous ne pouvez pas refuser cela à notre colonel.

CHARLES.

D'ailleurs on ne saurait faire à présent trop de mariages.

AIR *Tout ça pousse.*

Pour tous nos fils désormais
Plus de frayeurs indiscrètes,
A l'Etat chaque Français
Doit enfin payer sa dette.
Notre Prince se marie,
Et je veux que ses enfans,
Et les fils de la Patrie,
Tout ça pousse (*bis*) en même temps.

CAROLINE.

Vous voyez bien d'après cela, ma tante, qu'il n'est pas possible de refuser votre consentement.

Madame RICHARD.

Aussi je le donne sans me faire prier plus long-temps, et ma

Digitized by Google

sœur ne me démentira pas : ils ont juré de faire votre bonheur ; et les soldats du dixième ont prouvé qu'ils connaissaient la valeur d'un serment.

RENARD.

Dans tout ça, que vais-je devenir, moi ?

FURET.

Ce que vous devenez depuis vingt-cinq ans, vous n'aurez pas plus de femme que de place.

RENARD.

Heureusement que pour dernière ressource on vient de m'adresser de Paris un ouvrage intitulé : *l'Art d'obtenir des places*, je vais le méditer en silence, et dès demain je fais une nouvelle pétition.

LAFLEUR.

Et la fête, M. Renard ?

FURET.

Eh bien ! oui, la fête, vous ne savez donc pas la nouvelle, le temps menace pluie et il sera bien impossible.....

JAVOTTE.

Qu'est-ce que tu dis-donc, le ciel s'nétoie tous les jours. Je n'sais pas, mais tu m'as l'air de ces oiseaux qui le voient noir quand il est bleu, qui n'sortent que quand il grêle, et ne gazouillent que l'hiver. Mais c'est fini, v'là l'été qui revient, mets la tête sous les ailes, ferme le bec, et laisse chanter les oiseaux du paradis.

(*Ici la toile du fond se lève, et laisse voir le parc illuminé en verres de couleur, au milieu un massif de verdure.*)

Digitized by Google

VAUDEVILLE.

AIR *de la Garde royale.*

CHARLES.

Ce bon Henri dont l'histoire
Et l'histoire des vertus,
Qui fit tout pour notre gloire,
Dès long-temps n'existe plus. (*bis.*)
On dit qu'au sombre rivage,
Ce grand prince est descendu;
Je sais qu'il fit ce voyage,
Mais il en est revenu.
(*montrant le portrait du Roi.*)
Le voilà, le voilà,
Son portrait n'est-il pas là ? } (*bis, en chœur.*)

THÉRÈSE.

Par les fléaux de la guerre
Chaque Français tourmenté
N'avait plus son caractère
De franchise et de gaité. (*bis.*)
Mais de notre courtoisie
Le bon temps est arrivé,
Et de la galanterie
Le modèle est retrouvé.
(*Montrant le portrait du comte d'Artois.*)
Le voilà, le voilà.
Son portrait n'est-il pas là ? } (*bis, en chœur.*)

Madame RICHARD.

D'un père éloigné du trône,
Pour fuir des enfans ingrats,
Jadis j'ai lu qu'Antigone
A, partout, suivi les pas. (*bis.*)
C'modèl' de piété filiale,
Et que nous admirons tous,
Cett' Princesse sans égale,
Nous la r'voyons parmi nous.
(*Montrant celui de la duchesse d'Angoulême.*)
La voilà, la voilà,
Son portrait n'est-il pas là ? } (*bis, en chœur.*)

AUGUSTE.

Sans peur comme sans reproche,
Bayard cherchait le danger;
Loin de fuir à son approche,
Il semblait l'encourager. (*bis.*)

Digitized by Google

Héritier de sa vaillance
Héritier de ses drapeaux,
Dans le Midi de la France
J'ai retrouvé ce héros.
(*Montrant le portrait du duc d'Angouléme.*)
Le voilà, le voilà,
Son portrait n'est-il pas-là ? } (*bis, en chœur.*)

JULIEN.

Après le r'tour d'un bon maître,
Dont nous bénissons les lois,
J'aurions ben voulu voir naître
Des héritiers de ses droits. (*bis.*)
Mais tout semble nous sourire,
Et not'vœu s'accomplira;
Ces héritiers qu'on désire
Quel prince nous les donn'ra ?
(*Montrant celui du duc de Berri.*)
Le voilà, le voilà,
Son portrait n'est-il pas là ? } (*bis, en chœur.*)

JAVOTTE.

Depuis des siècles en France
Les Bourbons ont notre amour;
C'est un impôt sans quittance
Que j'leur payons chaque jour. (*bis.*)
Mais un' princess' plein' de grâce
Vient d'arriver, par bonheur,
Pour remplir la dernièr' place
Qui restait dans notre cœur.
(*Montrant le portrait de la princesse Caroline.*
La voilà, la voilà,
Son portrait n'est-il pas là ? } (*bis, en chœur.*)

RENARD.

Depuis vingt-cinq ans en butte
A de pénibles refus,
Avec le malheur je lutte
Sans obtenir le dessus. (*bis.*)
Vainement je sollicite
Un faible et modeste emploi,
On méconnait mon mérite
Et l'on se moque de moi.
Me voilà, me voilà
Et je reste toujours là. } (*bis, en chœur.*)

Digitized by Google

CAROLINE, *au public.*

Notre pièce est bien légère,
Mais dès-long-temps on nous dit
Que, pour fêter un bon père,
On n'a pas besoin d'esprit. (*bis.*)
Je ne sais si je m'abuse,
Mais nous devons réussir;
Le motif qui nous excuse
Vous force à nous applaudir.
(*Montrant son cœur.*)
Le voilà, le voilà,
Notre cœur n'est-il pas-là? } (*bis, en chœur.*)

Nota. A la fin de chaque couplet, l'auguste personnage qu'il rappelle, paraît en transparent dans le massif de verdure au fond du théâtre, suivant l'ordre dans lequel les couplets sont chantés; celui du Roi paraissant le premier à la gauche du spectateur, M. le comte d'Artois à droite, et ainsi de suite.

20 JY 63

FIN.

Digitized by Google